

Photo: Wim Vandekeybus: flot tumultueux d'images corporelles.
(© Annick Geenen)

Le solo de Wim Vandekeybus présente de fascinants instantanés du corps
Des manipulations anatomiques débouchent sur un passionnant document de
notre époque

Pieter T'Jonck

BRUXELLES - *Lichaampje, lichaampje aan de wand...* [corps, oh mon beau corps...] est le deuxième des quatre solos de Jan Fabre réunis sous le titre collectif *De vier temperamenten* [les quatre tempéraments]. Dans un long monologue, précédé d'un numéro de danse carnavalesque et suivi, en clôture du spectacle, d'un petit film, Wim Vandekeybus nous propose des réflexions sur la réalité du corps. La pièce se transforme en un remarquable témoignage contemporain sur ce corps. Dans une mise en scène signée Jan Fabre, Vandekeybus a livré, au Kaaitheter, une prestation d'acteur d'une surprenante intensité et force de persuasion.

L'idée maîtresse de cette création est que nous ne prenons conscience du corps que par le regard qu'y portent les autres. Par conséquent, cette prise de conscience n'est toujours que partielle. Elle fait abstraction, jusqu'à un certain degré, des organes et tissus cachés sous la peau qui constituent l'ultime réalité du corps. Le perpétuel changement (comme le vieillissement par exemple) et la vulnérabilité du corps restent également pour ainsi dire hors image.

Les aspects non réglés, aliénants du corps sont réprimés. Pourtant, ce sont précisément ces aspects qui, dans l'imaginaire érotique par exemple, peuvent jouer un rôle important. Mais lorsque le corps se manifeste, apparemment de sa propre initiative, c'est alors que commencent les problèmes.

Dès la Renaissance, dès la découverte de la circulation sanguine par Harvey, nous avons dû admettre non sans subir un certain choc que le corps n'est pas un tout qui reflète un ordre cosmique, mais une machine complexe qui fonctionne indépendamment de l'esprit humain. Ce qui, à la fin du XXe siècle, a conduit à une attitude radicalement différente: le corps n'est plus considéré comme donné, mais comme une chose façonnable, manipulable, avec par conséquent aussi une identité façonnable et manipulable.

Cette conception engendre angoisse et répulsion face à la réalité monstrueuse sous la surface "normale" du corps. Dans la culture visuelle populaire, cette aversion a trouvé une expression visuelle saisissante dans des films comme *Alien*. Une expression visuelle devenue en même temps une réalité quotidienne: travailler, raboter et limer le corps est devenu une pratique largement répandue. Même si rares sont ceux qui vont aussi loin que l'artiste Orlan, qui impose une métamorphose complète à son corps.

Sauvage

Dans le monologue de Wim Vandekeybus, tous ces aspects et toutes ces idées sont évoqués dans un flot de pensées tumultueux. Le tout est structuré par un récit de fond: une photographe a manipulé son corps pour une exposition pleine d'images de corps fantasmagoriques. Des constellations anatomiques des plus bizarres sont groupées suivant les différents systèmes du corps (nerfs, squelette, muscles,...). Le résultat de ce processus est que se faisant photographe, le narrateur se sent vidé de sa substance.

Dans le texte surgissent de nombreuses références à Vandekeybus lui-même, à Fabre, à l'artiste Orlan et au peintre Rob Scholte devenu infirme suite à un accident. Même si le récit de fond est un peu fade et théorique, il parvient cependant à canaliser les images sauvages à caractère souvent très érotique de la pièce.

Au début, on voit Vandekeybus en espèce d'homme-singe danser tout en gueulant sur un baffle: *I'm a dancing fool* de Frank Zappa, une allusion très claire à sa propre carrière de chorégraphe. Ce début amusant est suivi d'un monologue amplifié par un rituel d'accompagnement: enchaîné à deux microphones, Vandekeybus doit se laisser peinturlurer sans résistance par une femme. D'abord devenu méconnaissable sous les couleurs de l'arc-en-ciel, il disparaît ensuite sous une couche noire, comme s'il ne restait plus qu'un négatif de lui.

La pièce se termine par un film dans lequel on voit Vandekeybus danser sauvagement sur une toile de fond faisant fortement contraste. Tous les aspects aliénants qui avaient précédé - le corps comme toile, comme mécanique supérieure mais également comme siège d'étranges processus dissimulés sous la peau - reviennent ici en version abrégée. Une démonstration visuelle de ce qui avait été évoqué auparavant dans le texte. Une fin fascinante.

Pieter T'Jonck